

Ce que notre charpentier ne pouvait expliquer

Par S. ZORINE

Ouvrier des usines de Pétrograd, Zorine est devenu un des leaders les plus aimés et les plus écoutés du prolétariat russe. Ancien Commissaire du Peuple, orateur prestigieux, journaliste plein de verve et de puissance, il est une des figures les plus caractéristiques et les plus attachantes de la Révolution bolchévique.

Nous avons reçu, ce soir, une communication de Piter (Péttersbourg), disant que les troupes du Comité de Guerre Révolutionnaire sont entrées en campagne.

Dans notre usine, plus de cinquante ouvriers font partie de la Garde Rouge. Mais nous nous trouvons à l'écart, à vingt-cinq verstes de Piter. Pourtant, nous voudrions bien, tous, aider à renverser ce gouvernement qui nous dégoûte.

Nous téléphonons à Smolny [l'Institut Smolny, siège du Comité de Guerre Révolutionnaire], et nous lui rappelons que, nous aussi, nous sommes gens de cœur : nous fabriquons nous-mêmes des fusils et nous voulons nous en servir. On nous répond : « Quand on aura besoin de vous, on vous avertira. Attendez. »

Nous attendons quelques heures sans rien faire. On cause pour tuer le temps.

— Qu'est-ce qui se passe maintenant à Piter ? Ah ! pourquoi ne nous appelle-t-on pas !

Ce sont les femmes surtout qui brûlent d'impatience. Elles ont organisé un détachement d'infirmières, elles ont même pris le costume qu'il fallait et maintenant, pour s'occuper à quelque chose, elles confectionnent un drapeau rouge tout neuf.

— Et qu'est-ce qu'il faut écrire dessus ?

— Écrivez : Révolution !...

Les camarades ne sont pas contents : comme inscription, c'est un peu court... Révolution... Il faudrait ajouter quelque chose. Enfin, quoi ! Qu'est-ce que c'est, la Révolution ?...

Mon camarade, charpentier de notre usine qui réclame précisément cette courte formule, se tourne vers moi et me dit :

— Tiens, tu vois, ils ne comprennent pas ce que ça signifie, ce seul mot de révolution... Eh bien, moi, voilà vingt ans que j'attends ce moment-ci... Je désespérais déjà, mais maintenant je sens bien que c'est le vrai moment, que c'est ça la révolution. Bon, mais comment expliquer ça avec des mots ?...

— Hé, dites donc, vous autres, les pies, — crie-t-il, — comment ne comprenez-vous pas ?... Il ne s'agit pas des fins et des problèmes... Ça, nous autres, on le sait. Aujourd'hui, c'est le moment... Comprenez-vous ça, le moment !...

Et ne trouvant pas un terme qui explique sa pensée, il se tourne encore vers moi :

— Tu comprends, j'ai vécu jusqu'à ce jour-ci... j'en suis tout plein, de ce moment-ci, mais comment dire ça ?...

Oui, qu'est-ce que c'est que la révolution ?...

.....
Par une sombre nuit d'octobre, une nuit comme on n'en voit que dans nos parages à cette époque de l'année, un bateau à moteur, tous feux éteints, abordait à un petit ponton de débarquement.

La manœuvre d'accostage était très difficile. Le débarcadère avait servi autrefois à la fabrique d'armes de Sestroretsk, mais il était hors d'usage depuis longtemps ; il n'y là avait plus qu'un pilotis. En outre, un rude vent soufflait de la Baltique et semblait vouloir gêner encore

une nuit déjà pas bien fameuse ; d'un froid perçant, nous aveuglant de neige fondante, ce vent roulait sur les vagues le petit bâtiment, menaçant de le briser contre les pilots.

Le bateau aborda pourtant. On jeta un câble terminé par un anneau sur un des pieux, le bateau tira sur l'amarre et se serra au ponton. Sur les planches vermoulues qui recouvraient encore cette construction, quelques hommes mirent le pied et, éclairés par une lanterne, marchant prudemment, gagnèrent la terre.

Du temps de Pierre 1^{er}, on avait planté en cet endroit un bosquet de chênes. Les vieux os de Pierre sont depuis longtemps en pourriture, mais le bois est resté. Les petits chênes sont devenus de puissants arbres, bien que la localité s'appelle encore « Doubki » (les Chêneaux).

Les hommes qui descendaient du bateau traversèrent les Chêneaux, arrivèrent à la ville et, trouvant la maison qu'ils cherchaient, pénétrèrent bientôt dans une petite salle faiblement éclairée : là se tenait alors en permanence un représentant du comité du parti. Quelques instants plus tard, le bureau du comité se réunissait dans la même pièce pour entendre les nouveaux venus.

— Donnez-nous des fusils. Ce sont ceux de Poutilov qui nous envoient vous demander des armes. Le soulèvement a commencé ce soir à Piter. Nous avons besoin de fusils...

— Mais, avez-vous des pouvoirs du Comité de Guerre Révolutionnaire ?... Et comment transporterez-vous les armes jusqu'à l'usine ?...

— Quels pouvoirs voulez-vous encore ?... Je vous dis que nous venons de l'usine Poutilov... Nous arrivons sur le bateau de l'usine... C'est le bateau qui prendra le chargement.

— Mais nous n'avons pas le droit de distribuer des fusils sans autorisation. Et puis, il vous sera difficile d'embarquer par ce vilain temps. Attendons plutôt jusqu'au matin, nous remplirons les formalités et nous vous enverrons des fusils à l'usine par l'auto-camion.

— Nous ne pouvons attendre jusqu'au matin. Donnez-nous autant de fusils que vous pourrez, et tout de suite.

— Donnez... donnez... c'est facile à dire. Et si demain on nous demande de quel droit nous vous avons livré des armes sans autorisation ?... Que répondre ? Pouvons-nous, voyons, céder des fusils sans attendre les instructions de Smolny ?

Mais, à ce moment, un vieux bonhomme de Poutilov qui avait gardé le silence jusqu'alors s'écrie :

— Eh ! camarades, vous avez la tête bien mal boulonnée ! Toujours des pourquoi et des pourquoi... Eh bien ! c'est parce qu'on en a besoin, très besoin... comprenez-vous ? C'est de chez nous que nous venons... Nous sommes des gens de Poutilov comme vous des gens de Sestroretsk... Cédez-nous des fusils, nous vous céderons des canons...

C'était une époque où aucun de nous ne refusait une arme quelle qu'elle fût. Dans le dépôt du parti, nous gardions des grenades qu'il était impossible d'utiliser, des explosifs dont la préparation n'était pas terminée, qui pouvaient bien exploser tout seuls mais dont on n'aurait tiré aucun avantage dans une bataille de rues. Nous possédions même de la dynamite que nous avions laissée des mineurs du Donetz, en échange de fusils que nous leur avions livrés.

— Et pourquoi n'accepterait-on pas leurs canons ?...